Lénore, et autres ballades

Gottfried August Bürger

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM



Gottfried August Bürger

LÉNORE, ET AUTRES BALLADES

1748 – 1794

LÉNORE{1}

Aux premières lueurs du matin, Lénore, fatiguée de rêves lugubres, s'élance de son lit. Es-tu infidèle, Wilhelm, ou es-tu mort ? tarderas-tu long-temps encore ? – Il avait suivi l'armée du roi Frédéric à la bataille de Prague, et n'avait rien écrit pour rassurer son amie.

Lassés de leurs longues querelles, le roi et l'impératrice revinrent de leurs prétentions et conclurent enfin la paix. Couronnée de verts feuillages, chaque armée retourna, en chantant, dans ses foyers, aux sons joyeux des fanfares et des tymbales.

De tous côtés, sur les chemins et sur les ponts, jeunes et vieux se portaient en foule à leur rencontre. Dieu soit loué ! s'écriaient plus d'une épouse. Sois le bienvenu ! disaient plus d'une fiancée. Lénore seule attendait le baiser du retour.

Elle parcourt les rangs : elle les monte ; elle les redescend, elle interroge, hélas, en vain. Dans cette foule innombrable, personne ne peut lui donner de réponse certaine. Déjà tous sont éloignés. Alors elle arrache ses beaux cheveux, et se roule à terre dans le délire du désespoir.

Sa mère s'approche : Dieu ait pitié de toi, ma pauvre enfant ! et la serrant dans ses bras, elle lui demandait la cause de sa douleur.

– Oh ! ma mère ! ma mère ! il est mort ! mort ! Périsse le monde et tout ce qu'il renferme ; Dieu est sans pitié. Malédiction sur moi, malheureuse que je suis !

– Que Dieu nous aide, ma fille, implore sa bonté{2} ce qu'il fait est bien fait, et jamais il ne nous abandonne.

– Oh ! ma mère, c'est une vaine illusion, Dieu m'a abandonnée : mes prières sont restées inutiles ; à quoi serviraient-elles maintenant ?

– Que Dieu nous aide ! Celui qui connaît sa puissance sait qu'il peut nous secourir jusque dans les enfers. Sa sainte parole calmera tes douleurs{3}.

– Oh ! ma mère, la douleur qui me tue, aucune parole ne pourra la calmer. Aucune parole ne peut rendre la vie aux morts !

– Écoute, mon enfant, peut-être le perfide a-t-il trahi sa foi pour

une fille de la lointaine Hongrie. Efface-le de ton souvenir. Il ne sera jamais heureux, et, à l'heure de la mort, il sentira le châtiment de son parjure.

– Oh ! ma mère ! les morts sont morts, et ce qui est perdu est perdu. La mort, voilà mon lot. Oh ! que je voudrais n'être pas née. Éteins-toi pour toujours, flambeau de ma vie ! que je meure dans l'horreur et dans les ténèbres ! Dieu est sans pitié ! Malédiction sur moi, malheureuse que je suis !

– Mon Dieu ! ayez pitié de nous ; n'entrez pas en jugement avec ma pauvre enfant, ne comptez pas ses péchés ! Elle ne sait pas quelles sont ses paroles. Oh ! ma fille, oublie les souffrances de ce monde : pense à Dieu, à la félicité éternelle ; au moins ton âme immortelle ne restera pas dans le veuvage{4}.

– Oh ! ma mère ! qu'est-ce que la félicité, qu'est-ce que l'enfer ? Avec Wilhelm est la félicité, sans Wilhelm est l'enfer. *Éteins-toi* pour toujours, flambeau de ma vie ! que je meure dans l'horreur et dans les ténèbres ! Dieu est sans pitié ! Malédiction sur moi, malheureuse que je suis !

Ainsi la douleur ravage son cœur et son âme, et lui fait insulter{5} à la divine Providence. Elle se meurtrit le sein et se tord les bras. Cependant les astres de la nuit s'élevaient lentement sur la voûte du ciel.

Mais écoutez ! Voilà qu'au-dehors retentit comme le galop d'un cheval. Il semble qu'un cavalier en descend avec bruit au bas de l'escalier. Écoutez ! la sonnette a tinté doucement, et voilà qu'à travers la porte, une voix fait entendre les paroles suivantes :

– Ouvre, mon enfant. Dors-tu, mon amie, ou es-tu éveillée ? Penses-tu encore à moi ? Es-tu dans la joie ou dans les larmes ?

– Ah ! Wilhelm ! est-ce toi ? Si tard dans la nuit ! Je veillais et je pleurais ! Ah ! j'ai bien souffert. D'où viens-tu donc sur ton cheval à cette heure ?

– Nous ne montons nos coursiers qu'à minuit. J'arrive du fond de la Bohême : tard je me suis mis en route, et je viens te chercher pour te prendre avec moi.

– Oh ! Wilhelm ! entre d'abord que je te réchauffe dans mes bras. Entends-tu le bruit du vent dans la forêt ?

– Laisse l'aquilon mugir dans la forêt, enfant, laisse-le mugir. Le coursier frappe la terre, les éperons résonnent ; je ne puis demeurer ici. Viens, chausse-toi, saute en croupe derrière moi. Il me faut faire encore cent lieues aujourd'hui pour me précipiter avec toi au lit nuptial !

– Comment veux-tu que nous fassions aujourd'hui cent lieues pour aller au lit de noces ! Écoute : la cloche qui a sonné onze heures vibre encore.

– Regarde ! La lune est claire et brillante. Nous et les morts nous allons vite. Je te promets de te mener aujourd'hui même au lit nuptial.

– Dis-moi, où est ta demeure, et comment est ton lit de noces ?

– Loin, bien loin d'ici ; étroit, humide et silencieux : six planches et deux planchettes.

– Y a-t-il de la place pour toi et pour moi ?

– Pour toi et pour moi. Viens, chausse-toi et monte en croupe : la chambre nuptiale est ouverte, les conviés nous attendent.

La jeune fille se chausse et saute avec agilité sur le cheval : elle enlace ses blanches mains autour de celui qu'elle aime, et ils s'élancent avec le bruit et la rapidité de la tempête. Le cheval et le cavalier respiraient à peine, les pierres étincelaient sous leurs pas.

Oh ! comme à gauche et à droite disparurent à leurs yeux les prairies, les plaines et les campagnes ! comme les ponts retentirent à leur passage !

– A-t-elle peur, mon amie ?… La lune est brillante. Hurrah ! les morts vont vite. A-t-elle peur des morts ?

– Oh ! non. Mais laisse les morts en repos.

Quelles sont ces voix lugubres ! Où volent ces corbeaux ? Écoutez : c'est le glas des cloches et l'hymne des funérailles. « Laissez-nous ensevelir ce corps{6}. » Et de plus en plus approchait le convoi funèbre, déjà on distinguait la bière, et le chant semblait les accents sinistres des habitans des marais.

– Après minuit, vous ensevelirez ce corps avec vos chants et vos plaintes. Maintenant je conduis chez moi ma fiancée, venez assister au banquet : viens, chantre, viens avec le chœur, et entonne l'hymne du mariage ! prêtre, viens aussi, tu prononceras la bénédiction quand nous entrerons au lit nuptial.

Le chant funèbre a cessé, la bière a disparu : obéissant à sa voix, le convoi part à leur suite. Hurrah ! Hurrah ! Ils sont presque sur les pieds du cheval, et ils s'élancent avec le bruit et la rapidité de la tempête : le cheval et le cavalier respiraient à peine ; les pierres étincelaient sous leurs pas.

Oh ! comme s'envolèrent à gauche et à droite les montagnes et les forêts, les buissons et les campagnes, les hameaux et les villes !

– Crains-tu ? mon amie…

Là lune est brillante. Hurrah ! les morts vont vite ! A-t-elle peur des morts ?

– Oh ! laisse donc les morts en repos !

– Vois-tu, vois-tu auprès de ces potences ces fantômes aériens, demi visibles à la pâle clarté de la lune ? ils dansent autour de la roue. Ici, ici, troupe vile et infâme, suivez-nous ; dansez la danse des noces, nous allons au lit nuptial.

Et la foule des esprits s'élance après eux avec des cris et un bruit semblable à celui de l'ouragan dans les bruyères desséchées. Et ils allaient toujours au galop avec le fracas et la rapidité de la tempête : le cheval et le cavalier respiraient à peine ; les pierres étincelaient sous leurs pas.

Oh ! comme s'envolait au loin tout ce que la lune éclairait autour d'eux ! Comme le ciel et les astres glissaient au-dessus de leurs têtes ! – A-t-elle peur, mon amie ?… La lune est brillante. Hurrah ! Les morts vont vite ! A-t-elle peur des morts ?

– Oh ! mon Dieu ! laisse donc les morts en repos !

– Mon cheval noir ! Il me semble entendre déjà le chant du coq. Bientôt le sablier sera écoulé ! Mon noir ! mon noir ! Je sens l'air du matin. Dépêche-toi, hâte-toi !… Finie, finie est notre course ! Le lit nuptial s'ouvre pour nous : les morts vont vite : nous voici arrivés ! »

Il s'élance à bride abattue contre une grille de fer : de sa houssine légère, il frappe… les verroux se brisent et les deux battans s'ouvrent avec fracas. Leur élan rapide les emporte par-delà les tombes qui apparaissent de tous côtés à la clarté de la lune.

Mais voyez, voyez ! Au même instant, Dieu ! quel affreux miracle ! Le manteau du cavalier tombe en poussière{7}, sa tête est changée en une tête de mort décharnée, son corps est un squelette armé d'une faux et d'un sablier !

Le cheval noir se cabre furieux ; il hennit, vomit des flammes, et s'abîme dans de sombres profondeurs. Des hurlemens, des hurlemens descendent des sphères célestes, des gémissemens sortent du fond des tombes. Le cœur de Lénore palpitait avec angoisses entre la vie et la mort.

Alors, à la lueur de l'astre nocturne, et se tenant par la main, dansèrent en rond, autour d'elle, de pâles fantômes, et ils entonnèrent l'hymne suivante :

« Patience ! Patience ! si la douleur brise ton cœur, ne blasphême jamais le Dieu du ciel ! Ton corps est délivré ; Dieu ait pitié de ton âme ! »

LA FILLE DU PASTEUR DE TAUBENHAIN

Dans le jardin du pasteur de Taubenhain{8} il y a un bosquet, fréquenté chaque nuit par des esprits : on y entend des bruits étranges, semblables à un murmure plaintif, et quelquefois à un pénible gémissement : on croit distinguer aussi les efforts et la lutte d'une colombe qui se débat entre les serres de l'épervier.

Une flamme se promène lentement au bord de l'étang marécageux ; sa lumière est faible et triste. On voit une petite place qui ne produit aucune herbe et que n'arrosent ni la pluie ni les rosées : le vent en passant sur cet endroit rend des sons lugubres.

La fille du pasteur de Taubenhain était innocente comme la tourterelle : encore au printemps de la vie, pleine de grâces{9} et de beauté, elle était l'objet des hommages d'une foule d'amants qui tous désiraient obtenir sa main.

De l'autre côté de la rivière, et sur le sommet du rocher, on voyait un superbe château, dont les murs brillaient comme l'argent, et les toits comme l'acier aux yeux des paisibles habitants de la vallée.

Là vivait au sein des plaisirs le jeune chevalier de Falkenstein{10}. Le château plaisait à la vue de la jeune fille, mais le chevalier revêtu de l'élégant costume du chasseur, plaisait encore mieux à son cœur.

Il lui adresse une lettre écrite sur un papier orné de filets d'or : sa lettre accompagnait son portrait adroitement caché dans un cœur d'or et de perles, avec une bague en diamant ; elle disait :

« Laisse soupirer en vain, ma Rosette, cette foule d'amants qui t'obsède. Quelque chose de mieux t'est réservé. Tu es digne du plus brillant chevalier qui ait jamais possédé terres et serfs.

» J'ai un mot bien doux à te dire, mais il faut que ce soit en secret, et je voudrais obtenir de toi une réponse favorable. À l'heure de minuit, je serai près de toi ; alors rassemble ton courage, et chasse la crainte.

» À l'heure de minuit, l'appeau imitera le chant de la caille, dans les blés, derrière le jardin ; et la flûte fera entendre les accents harmonieux du rossignol qui appelle sa compagne. Alors, rassemble

ton courage et ne me fais pas attendre. »

À l'heure de minuit, il arriva, furtif et silencieux comme le brouillard. Il était enveloppé d'un large manteau, et n'avait pas oublié ses armes. Il s'approcha du jardin avec précaution et fit taire les chiens vigilants en leur jetant du pain.

Alors l'appeau imita le chant de la caille, la flûte fit entendre les accents harmonieux du rossignol qui appelle sa tendre compagne, et Rosette ne se laissa pas attendre.

Il prononça le mot si doux à l'oreille et au cœur. Hélas ! une amante a tant de confiance ; il mit tant d'art et d'adresse à écarter la résistance que la pudeur lui opposait.

Il promit, par tout ce qui est sacré, d'être toujours fidèle : il invoqua les noms les plus respectables et lui jura qu'elle n'aurait jamais de regrets : elle résistait encore, mais faiblement.

Enfin il l'entraîna dans le bosquet sombre et silencieux, embaumé du parfum des pois odorants : son cœur battait avec force, son sein se gonflait, et l'haleine brûlante de la volupté flétrit bientôt son innocence.

Et quand sur la terrasse parfumée, les pois se fanèrent, la pauvre fille sentit un malaise inconnu : ses joues couleur de rose, devinrent pâles comme la neige, et le feu de ses yeux s'éteignit.

Et quand les graines commencèrent à se former, quand la fraise rougit et que la cerise se colora, le sein de Rosette devint oppressé et sa ceinture trop étroite.

Et quand le temps arriva de faucher les prairies, elle sentit les premiers mouvements de l'enfant qu'elle portait.

Et quand le vent du nord vint siffler à travers les chaumes, il lui fut impossible de cacher son état.

Son père, homme sévère et emporté, s'en aperçut, et fit éclater sa colère : – Puisque ta faute a causé ta honte, fuis loin de moi, et songe que le lit nuptial soit prêt en même temps que le berceau de ton enfant.

Et d'une main saisissant une courroie, de l'autre ses longs cheveux, il couvrit de coups et de meurtrissures sa peau blanche et délicate.

Puis il la mit hors de la maison : la nuit était noire et terrible. Le vent secouait des nuages une pluie glacée. Elle se traîna jusqu'au sommet du rocher escarpé, et chercha à tâtons la porte du château pour confier sa peine à son ami.

– Hélas ! malheur à moi ! tu m'as rendue mère avant d'être épouse : je suis déshonorée et mon corps, déchiré de coups, porte le

témoignage de ma douloureuse récompense !

Elle se jette à son cou, et l'inonde de larmes amères : – Oh ! répare le mal que tu m'as fait : tu m'as ôté l'honneur, rends-le moi, je t'en conjure.

– Pauvre petite, répond-il, je suis fâché de la violence de ton père, nous nous en vengerons ; en attendant, sois tranquille, entre dans mon château, je veux avoir soin de toi : nous parlerons du reste un autre jour.

– Hélas ! il n'y a pas à différer : les soins que tu prendras de moi, ne répareront pas mon honneur. Si tu étais sincère quand tu juras de m'épouser, répète ce serment devant l'autel et sous la main du prêtre.

– Petite fille, je ne l'entendais pas ainsi. Comment pourrais-tu devenir mon épouse ? Ne sais-tu pas que je suis d'une noble famille ? L'alliance ne peut exister qu'entre égaux : mes ancêtres rougiraient de moi si j'agissais autrement. Je veux tenir ma parole comme je l'ai donnée. Tu seras toujours mon amante : si mon piqueur te plaît, je te donnerai une bonne dot, et je te garderai mon amour.

– Que l'enfer soit ton partage, homme odieux et perfide ! Si tu crains de te déshonorer en m'épousant, pourquoi m'as-tu trouvée digne d'être déshonorée par ta flamme coupable ?

Va, prends une femme d'un sang illustre comme le tien. Ton tour viendra : Dieu est juste, il entend et connaît tout. Un valet souillera ta noble couche.

Alors, traître, tu sentiras quel bien cela fait de perdre honneur et bonheur ; tu frapperas ton front avili contre les murs, et de ta main tu te donneras la mort ! »

Elle se lève, le désespoir dans le cœur : elle court à travers les ronces et les épines, les joncs et les marais, ses pieds étaient tout en sang, et sa tête égarée par le délire.

« Où irai-je, Dieu de miséricorde ! Où irai-je ! À qui puis-je m'adresser sur la terre, après avoir perdu honneur et bonheur ! » Elle revint enfin au jardin du Pasteur pour y terminer sa vie et ses souffrances.

Ses pieds et ses mains étaient déchirés ; elle chancelle et tombe dans le bosquet fatal : les douleurs la saisissent sur un lit de feuilles mortes et de branches couvertes de neige.

Là, au milieu des tourments les plus affreux, elle donne le jour à un fils ; et aussitôt tirant de ses cheveux une longue épingle d'argent, elle la plonge au cœur de son enfant.

À peine a-t-elle commis le crime, que son délire cesse et que sa

raison revient.

L'effroi la saisit : « Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ! » et elle se tord les bras.

Elle creuse avec ses mains sanglantes une fosse au bord du marais fangeux : – « Repose en paix, mon pauvre enfant ; ici tu es pour toujours à l'abri de la misère et du mépris. Moi je serai la pâture des corbeaux. »

C'est là que se promène la petite flamme sur les bords de l'étang marécageux : sa lumière est faible et triste. C'est là qu'est la place où ne croît aucune herbe, et que n'arrosent ni la pluie ni les rosées ; c'est là que le vent rend des sons si lugubres.

Derrière le jardin on a élevé la pierre des Corbeaux{11}, et du haut de la roue pend une tête de mort décharnée : c'est la tête de la jeune fille ; elle regarde la petite fosse placée à trois palmes de l'étang fangeux.

Toutes les nuits une figure pâle et livide, se glisse au bas de la roue et cherche à éteindre la flamme dans ses mains ; mais elle ne peut y parvenir, et elle gémit sur les rives du marais.

LE FRÈRE GRIS ET LA PÈLERINE

Une jeune et belle pèlerine s'approcha de la porte du couvent ; elle sonna, et un frère gris, pieds nus, se montra à demi.

– Jésus-Christ soit loué ! dit-elle.

– Dans toute l'éternité ! répondit-il ; et, levant les yeux sur elle, une émotion soudaine le saisit et son cœur battit fortement.

– Respectable frère, n'est-ce pas dans la solitude de ce couvent que se cache l'ami de mon cœur ? demanda la pèlerine à demi-voix et avec une touchante modestie.

– Fille de Dieu, à quoi puis-je reconnaître l'ami de ton cœur ?

– À son cilice, à sa discipline, à sa ceinture de corde et à son bâton de saule ; mais mieux encore à sa taille élancée, à son visage brillant comme une aurore de mai, aux boucles d'or de sa chevelure, à ses yeux d'azur, et à son cœur bon, aimable et fidèle.

– Fille de Dieu, depuis longtemps il est mort et enseveli, un marbre bien lourd le couvre ; l'herbe siffle déjà sur sa tombe, car il y a longtemps qu'il est mort et enseveli.

Vois-tu là-bas la fenêtre de sa cellule, entourée de lierre ? Là il vécut pleurant les torts de son amie ; là il s'éteignit comme une lampe qui manque d'aliment.

Aux sons de l'hymne funèbre, six jeunes filles le portèrent à sa dernière demeure : plus d'une larme suivit le cercueil dans la tombe.

– Oh ! malheur ! malheur ! Il n'est donc plus ! Il est mort et enseveli ! Oh mon cœur brise-toi ! car tu es coupable.

– Ma fille, prends courage, ne pleure pas, mais élève ta prière vers Dieu. En vain le chagrin déchire le cœur, en vain les yeux s'éteignent dans les larmes : cesse donc d'en verser.

– Oh ! non, non ! respectable frère. Ne blâme pas mes larmes. Il était la joie de mon cœur. Jamais sur la terre il n'y eut un amant si tendre et si fidèle !

Laisse-moi pleurer et gémir nuit et jour, jusqu'à ce que mes yeux s'éteignent dans mes larmes, et que ma langue desséchée bénisse Dieu en disant : tout est fini…

– Ma fille, prends courage et patience, cesse de pleurer et de gémir. Quand la violette est cueillie, aucune rosée, aucune pluie bienfaisante ne peut la réjouir ; elle se fane et pour toujours.

Le bonheur s'envole avec la rapidité de l'hirondelle qui fuit sur ses ailes légères : pourquoi donc retenir ainsi le chagrin qui écrase notre cœur sous sa masse de plomb ; laisse-le s'éloigner ! Ce qui est mort est mort !

– Oh ! non, non ! respectable frère, ne mets point de bornes à ma douleur. Si je souffrais pour celui que j'aimais tout ce qu'une femme peut souffrir, ce ne serait pas trop !

Je ne le verrai donc plus ! malheureuse ! jamais ! La tombe le couvre, la neige et la pluie y tombent : l'herbe siffle sur lui.

Azur de ses yeux rose de ses joues ; douceur ineffable de ses lèvres, où êtes-vous ? La tombe a tout dévoré, que le chagrin me dévore à mon tour !

– Ma fille, ne t'afflige pas ainsi. Ignores-tu que l'homme doit être prêt au bonheur comme à la peine, et qu'il est exposé à tout ?

Tu es aimable et constante, et pourtant peut-être votre union n'eût pas été heureuse : il était jeune ; la jeunesse est changeante comme le temps d'avril.

– Oh ! non, non ! respectable frère ; ne parle pas ainsi. Mon ami était fidèle et franc comme l'or : jamais la fausseté n'altéra sa candeur.

Ah ! puisque la tombe l'enchaîne dans ses noirs abîmes, je renonce à ma patrie, j'irai porter au loin le bâton de pèlerinage.

Mais avant, je veux m'agenouiller sur son tombeau, je veux que l'herbe y croisse plus verte, arrosée de mes larmes et rafraîchie de mes soupirs.

– Ma fille, entre d'abord pour te reposer. Entends-tu le vent mugir autour de cette enceinte, et la pluie froide retentir sur les vitraux ?

– Oh ! non, non ! respectable frère, ne me retiens pas ; laisse tomber la pluie sur moi, car toute la pluie du ciel ne laverait pas ma faute.

– Ah ! ma douce amie, reste et console-toi ! Regarde-moi, ne connais-tu donc pas le frère gris ? Hélas ! c'est moi qui suis ton ami.

Dans la douleur d'un amour sans espoir, je revêtis ce vêtement. Bientôt un serment éternel allait exiler ma vie et mes chagrins dans la solitude.

Mais, Dieu soit béni ! l'année du noviciat n'est pas encore expirée ! Ma tendre amie, si tu as été sincère et si tu veux me donner ta main,

nous partirons ensemble.

Dieu soit loué ! Dieu soit béni ! Fuyez chagrins et soucis ! Salut, bonheur et joie : viens, mon ami, viens sur mon cœur. La mort seule pourra nous séparer.

L’ENLÈVEMENT

« Écuyer, selle mon cheval favori ; je veux chercher le repos que je ne puis trouver dans ce château : j’y suis trop à l’étroit pour pouvoir respirer » Ainsi s’écriait le chevalier Charles d’Eichenhorst, le cœur rempli d’un noir pressentiment et agité comme un homme souillé de quelque forfait.

Il s’élance au galop du haut de la montagne ; les étincelles jaillissaient sous les pieds de son cheval : il jette un regard dans la plaine, et la suivante de Gertrude se montre à ses yeux. Il frissonne de la tête aux pieds, comme saisi d’un accès de fièvre brûlante.

« Dieu vous garde, noble seigneur, qu’il vous donne la paix et la prospérité ! Ma pauvre maîtresse m’envoie vers vous pour la dernière fois, elle est à jamais perdue pour vous. Son père l’a promise au chevalier Plump, de Poméranie ; il lui a donné sa parole.

Charles, s’est-il écrié, j’en jure par ma lance et par mon épée, si tu oses penser encore à elle, les souterrains de mon château te serviront de demeure, et les reptiles qui l’habitent seront tes compagnons. Je ne prendrai de repos ni jour ni nuit avant de t’avoir terrassé, et de t’avoir arraché le cœur !

La malheureuse fiancée est maintenant devant lui ; elle laisse couler ses larmes et appelle la mort à grands cris. Le Seigneur exaucera bientôt ses vœux : si vous entendez le glas funèbre des cloches, vous comprendrez bien leur langage.

Va, dis-lui que je vais mourir, s’écriait-elle tout en pleurs. Porte-lui ce dernier adieu. Va, sous la garde de Dieu ; donne-lui cet anneau et cette écharpe : qu’il les conserve pour l’amour de moi. »

Cette terrible nouvelle éclata à ses oreilles, semblable au fracas du tonnerre ; ses yeux s’obscurcirent, et les montagnes semblèrent chanceler autour de lui. Mais aussitôt, s’élançant comme la tempête, il fit voler un nuage de poussière, et le désespoir lui rendit ses forces.

« Dieu te récompense, fidèle suivante ; qu’il te récompense, puisque je ne puis moi-même te payer ton zèle, qu’il te comble de ses bénédictions : va, cours vers elle, dis-lui que je la sauverai ; fût-elle chargée de mille chaînes.

Ne crains rien, hâte-toi ; quand des géants veilleraient sur elle, je

voudrais encore la leur enlever. Dis-lui qu'à minuit je serai sous les murs du château. Il arrivera ce qu'il pourra : bonheur ou malheur, je brave le destin.

Pars, hâte-toi. » À ces mots, la jeune fille s'enfuit comme une biche légère. Pour lui, il soupira profondément, et s'essuya les yeux pour retrouver la vue. Il lança ensuite son cheval en tous sens. La sueur inondait la croupe du noble animal. Enfin il prit une résolution et s'y arrêta.

Il fit retentir son cor d'argent du haut de ses tours et aussitôt une foule de vassaux fidèles accourut à la hâte. Il les prit chacun en particulier, et leur donna de secrètes instructions. « Soyez tous prêts et attentifs au signal de mon cor. »

La nuit avait couvert de ses voiles sombres les montagnes et les vallons. Les lampes du château de Hochburg avaient cessé de briller. Tout dormait ; Gertrude seule veillait en pensant au chevalier.

Voilà qu'un doux son d'amour s'élève du pied de la muraille. « Me voici, ma Gertrude ; allons, descends, c'est moi, c'est ton chevalier qui t'appelle ; l'échelle est prête, et mon coursier va nous emporter loin d'ici.

– Oh ! non, mon Charles, non ! cesse de tenir ce langage ; si je fuyais seule avec toi je serais déshonorée ; mais qu'un dernier baiser d'amour nous console avant que je sois vêtue de la robe des morts.

– Eh quoi ! sur ma parole de chevalier tu pourrais asseoir le monde : tu peux me confier, avec courage et franchise, ton honneur et ta personne. Nous irons chez ma mère et le prêtre nous unira. Viens, tu es en sûreté, abandonne-toi au ciel et à moi.

– Mais, mon père, un baron de l'empire, si fier de ses ancêtres et de sa noblesse ! Sa colère me fait déjà trembler. Il n'aura de repos ni jour ni nuit avant de t'avoir arraché le cœur, et de l'avoir jeté devant mes pieds.

– Songe seulement à te bien tenir en selle, et nous n'avons plus rien à craindre. L'Orient et l'Occident nous sont ouverts. Mais ne tarde pas davantage. Écoute ! il me semble entendre du bruit. Pour l'amour de Dieu ! hâte-toi ! Viens ! La nuit a des oreilles. Si tu hésites, nous sommes perdus ! »

La jeune fille trembla, elle hésita ; le frisson parcourait ses membres ; il saisit sa main d'albâtre et l'entraîna sur son cœur. Oh ! quel embrassement mêlé de désir et de refus, de plaisir et de crainte, sous les regards silencieux des étoiles voyageant dans l'immensité des cieux !

Il prit son amie entre ses bras, la plaça sur son cheval polonais, et

se mit lui-même derrière elle, rejetant son cor sur ses épaules. Il donne de l'éperon, et Hochburg les vit s'éloigner rapidement.

Mais, hélas ! la nuit entend tout, et aucune parole ne fut perdue. Dans la chambre voisine veillait la gouvernante de Gertrude. Le cœur pressé par l'appât du gain et la soif de l'or, elle s'élança en sursaut pour tout découvrir au vieillard.

« Debout, debout, noble baron quittez votre lit. Votre fille s'est enfuie, elle vous couvre de honte et de chagrin. Déjà Charles d'Eichenhorst traverse avec elle les forêts et les plaines ; ne perdez pas un instant si vous voulez les rejoindre ! »

Au même instant le baron saisit ses armes, parcourt le château, et appelle ses vassaux. « À cheval ! mon gendre, prends ton épée et ta lance ; on enlève ta fiancée, courons au ravisseur. »

Le jour allait paraître ; les deux amants s'avançaient avec rapidité. Un bruit sourd comme celui de l'orage éloigné se fait entendre. Bientôt ils distinguaient des pas de chevaux. Plump, furieux, arrive sur eux à bride abattue ; il les dépasse, et sa lance siffle aux oreilles de Gertrude épouvantée.

« Arrête, arrête, larron d'honneur ; ta proie est de peu de valeur ; mais n'importe, affronte une lance, et nous verrons si tu enlèveras encore des fiancées. Et toi, courtisane vagabonde, arrête, que ma vengeance t'étende à côté de ton séducteur, et que l'infamie vous couvre tous deux ! »

– Tu mens, Plump de Poméranie, j'en jure par Dieu et mon honneur de chevalier. Descends, que mon épée t'enseigne la courtoisie. Arrête, Gertrude. À pied, monsieur l'insolent, que je vous donne une leçon de politesse ! »

Oh ! quelle fut la douleur de Gertrude à la vue des glaives étincelants ! Les premiers rayons de l'aurore vinrent briller sur leurs lames acérées. L'écho s'éveilla autour d'eux au cliquetis de leurs armes, et la terre fumait sous leurs pas.

L'épée du chevalier terrassa son discourtois ennemi comme un coup de foudre. L'amant de Gertrude ne reçut point de blessure, et Plump ne se releva plus. Mais, hélas ! que le ciel les protège ! À peine le combat était-il terminé, que les autres arrivèrent en toute hâte.

Alors le cor de Charles retentit dans la forêt, et ses vassaux se précipitèrent de tous côtés. « Arrête, baron, écoute-moi ; regarde, vois-tu ces guerriers ? ils sont prêts au combat et n'attendent que mon signal.

Arrête, écoute-moi, évite de longs repentirs. Ta fille m'a donné sa foi depuis longtemps, elle a reçu la mienne. Pourrais-tu déchirer nos

deux cœurs ! Ses larmes et son sang iront-ils t’accuser devant Dieu et les hommes ? Si tu le veux, avance, et nous allons combattre.

Mais écoute encore un instant : je t’en conjure au nom du ciel, avant que tu te rendes la proie du remords. Mon amour pour ta fille a toujours été pur et sans tache. Mon père, accorde-moi sa main, le ciel m’a donné des richesses et surtout une noblesse qui ne craint aucun reproche. »

Oh ! comme Gertrude, pleine d’angoisses et de craintes, se flétrit de la pâleur de la mort ! Son père, bouillant de colère, semblait une fournaise ardente. Elle se jeta à terre, et se tordit les mains en versant un torrent de larmes.

« Oh ! mon père, ayez pitié de votre fille ! Que le ciel vous pardonne, comme vous nous pardonnez ! Croyez-moi, mon père, je ne me serais jamais décidée à fuir, sans mon aversion pour Plump.

Combien de fois m’avez-vous bercée sur vos genoux et portée dans vos bras ! Combien de fois m’avez-vous appelée votre fille chérie, la consolation de votre vieillesse ! Oh ! mon père, rappelez-vous ces temps passés ! Ne détruisez pas mon bonheur, et songez que du même coup vous tuez votre fille ! »

Le vieux baron détourna la tête, et passa la main sur son front bruni par le soleil. Son cœur était touché et son regard attendri ; mais il maîtrisa son émotion pour empêcher les pleurs de faire honte à son caractère de chevalier.

Enfin, la colère et le ressentiment durent céder à la tendresse paternelle : un torrent de larmes vint inonder ses yeux. Il releva sa fille prosternée à ses pieds ; et, laissant un libre cours à son amour pour elle, il se sentit presque défaillir d’un mal doux et enchanteur.

« Eh bien ! que Dieu me pardonne mes torts, comme je te pardonne les tiens. Je te rends toutes mes affections, je te les rends devant le Dieu du ciel ; » et se tournant vers le chevalier : « Qu’elle soit ton épouse, reçois sa main ; et avec elle ma bénédiction !

Viens, sois mon fils, je serai ton père. J’ai déjà oublié toute offense. Ton père fut jadis mon ennemi mortel, il me causa bien des tourments ; c’était lui que je haïssais dans son fils.

Répare ses erreurs, mon fils, et que ma fille et moi nous trouvions la récompense de ma bonté dans la bonté de ton cœur. Que celui qui veille sur nous, que Dieu vous bénisse, dans vous et votre postérité. »

LA CHASSE INFERNALE[12]

Le cor retentit, on entend les cris du départ. Le coursier du comte hennit et s'élance. Derrière lui se précipitent les valets et les piqueurs ; détachés de la lesse[13], les chiens frappent l'air de leurs aboiements, ils se jettent à travers les champs, les ronces et les prairies.

C'était le jour consacré au repos et à la prière. Les rayons du soleil doraient le clocher, tandis que le son harmonieux et mesuré des cloches appelait les chrétiens à l'office du matin. Déjà s'élevaient vers le ciel les chants pieux des fidèles assemblés.

Le comte passait à un endroit où les chemins se croisaient, les cris de ses chasseurs s'élevaient plus joyeux. Tout à coup deux cavaliers sont à ses côtés. Celui de droite était monté sur un coursier blanc, comme la neige, celui de gauche sur un coursier, couleur de feu.

Le premier, dans tout l'éclat du printemps de la vie, brillait d'une beauté céleste. Le second, pâle et livide, lançait des regards pareils aux éclairs dans la tempête. Ce qu'ils étaient, je le soupçonne ; mais, qui pourrait l'affirmer ?

« Soyez les bienvenus, Chevaliers ; vous arrivez à propos. Sur la terre ou dans le ciel il n'est rien de préférable au plaisir de la chasse. » Le comte parlait ainsi d'un air d'enthousiasme, et exprimait par ses gestes son ardeur et sa joie.

– Le son du cor s'accorde mal avec la voix pieuse des cloches et les chants du matin, lui dit d'un ton plein de douceur son compagnon de droite ; reviens sur tes pas, ta chasse ne peut être heureuse aujourd'hui ; écoute ton bon génie et ne te laisse pas guider par l'ennemi des hommes.

– En avant ! en avant ! s'écria aussitôt le chevalier de gauche. Que nous importent les cloches et les hymnes ! la chasse seule nous divertit ; suivez des conseils dignes d'un noble seigneur et non des avis bons pour des moines.

– Bien parlé ! mon brave compagnon de gauche ! tu me parais un héros digne de moi. Ceux qui n'osent pas courir le cerf peuvent aller s'asseoir au lutrin. Pour toi, mon pieux ami, que cela te convienne ou non, je n'en suivrai pas moins ma fantaisie. »

Il dit et s'élance à travers les champs et les forêts ; les deux

étrangers ne quittent pas ses côtés. Voilà qu'un cerf dix cors, d'une blancheur éblouissante, se montre dans le lointain et fuit rapidement devant eux.

Le cor résonne. Les chasseurs impétueux se précipitent. À la vérité, quelques-uns tombent et restent expirants sur la place. « Laissez-les, laissez-les, que Satan les relève, le plaisir du maître ne doit pas en souffrir. »

Le cerf se cache dans un champ prêt à être moissonné ; il croit y trouver une retraite sûre. Un vieux laboureur se jette aux pieds du comte. « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! ne détruisez pas le fruit des sueurs du pauvre ! »

Le chevalier de droite, s'approche et celui de gauche excite le chasseur à satisfaire sa passion dévastatrice. Le comte, méprisant les bons avis du premier, suivit les conseils funestes du second.

« Retire-toi, misérable ! s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre, hors d'ici, ou, par le diable, je mets les chiens à ta piste : et vous, faites claquer vos fouets à ses oreilles, pour qu'il voie que je lui tiendrai parole. »

Ainsi dit, ainsi fait. Il franchit la barrière le premier ; tous le suivirent : hommes, chiens et chevaux, tous foulent aux pieds les épis et la moisson.

Le cerf épouvanté s'enfuit de nouveau par les plaines et les montagnes ; toujours poursuivi, jamais atteint, il gagne une vaste prairie, et pour échapper à la mort, il se mêle à un troupeau de vaches paisibles.

Mais voilà que les chiens arrivent de toutes parts ; ils reconnaissent la trace odorante de ses pas et font retentir l'air de leurs aboiements. Le berger, craignant pour son troupeau, se prosterne devant le comte.

« Miséricorde, Seigneur, miséricorde, laissez en paix mon pauvre troupeau ! Daignez réfléchir qu'il y a là plus d'une vache qui fait la seule richesse de quelque pauvre veuve. Ne lui enlevez pas tout son bien. »

Le chevalier de droite s'approche encore et renouvelle ses instances ; mais celui de gauche, plein d'une joie maligne, excite le chasseur à satisfaire sa passion. Le comte, méprisant les bons avis du premier, suivit les funestes conseils du second.

« Quoi ! vil pâtre, tu oses me barrer le passage ; je voudrais pouvoir te changer toi-même en bœuf, je te chasserais toi et tes vieilles sorcières jusqu'aux nuages du ciel.

« En avant ! en avant ! compagnons ! sus ! sus ! » Et les chiens se

jettent sur tout ce qui les environne ; le berger tombe déchiré de coups, son troupeau est dispersé et mis en pièces.

Au milieu du carnage le cerf échappe encore, mais déjà sa course est ralentie ; souillé de sang et d'écume, il s'enfonce dans 1'épaisseur de la forêt et se cache au fond d'une chapelle.

Sans repos ni relâche la foule avide se presse sur ses pas, aux aboiements des chiens, aux cris des piqueurs et au son du cor. L'ermite paraît alors à la porte de la chapelle et d'une voix suppliante il s'adresse au comte :

« Abandonne ta poursuite, ne viole pas la maison de Dieu. Les angoisses de ce pauvre animal, les souffrances de tes victimes t'accusent déjà devant le Très-Haut. Pour la dernière fois, écoute un avis salutaire ; si tu le méprises ta perte est certaine. »

Le chevalier de droite s'approche de nouveau. Il conjure le comte de céder à ses instances. Mais celui de gauche, avec une joie méchante, l'excite à satisfaire sa passion ; et, malgré l'avis du premier, le malheureux se laisse entraîner aux conseils du second.

« Je ne m'effraie pas si aisément, s'écrie-t-il, Quand le cerf s'envolerait au troisième ciel, je voudrais encore l'y poursuivre : que cela convienne ou non à Dieu et à toi, vieux prêtre, je suivrai ma fantaisie.

« En avant ! en avant ! compagnons ! » Et il fait retentir son fouet et son cor. Soudain l'ermite et l'ermitage disparaissent devant lui ; derrière lui ont disparu les hommes, les chevaux et la meute. Tout le fracas de la chasse tombe englouti dans un vaste silence.

Le comte jette des regards effrayés autour de lui. Il embouche son cor et ne peut en tirer de son. Il appelle, sa propre voix ne frappe plus son oreille. Le fouet qu'il agite au-dessus de sa tête retombe muet à son côté. Il enfonce ses éperons dans les flancs de son cheval, et ne peut ni reculer ni avancer.

Et cependant l'obscurité s'épaissit toujours de plus en plus, elle devient semblable à la nuit des tombeaux……… Un bruit sourd, pareil à la tempête éloignée, se fait entendre. Une voix tonnante lui annonce du haut des airs cette terrible sentence :

« Tyran voué à l'enfer, toi qui n'épargnes ni l'animal, ni l'homme, ni la divinité, écoute son arrêt. Le cri de tes victimes et la voix de tes forfaits t'accusent devant le tribunal où brûle la torche de la vengeance.

« Fuis, monstre ! fuis ! dés ce moment tu seras poursuivi à jamais par Satan et sa meute infernale. Tu serviras d'exemple aux princes à venir qui, pour satisfaire une passion cruelle, ne ménagent rien sur la

terre. »

Au même instant une lueur sombre et blafarde éclaire la forêt. Le comte frissonne, la terreur le glace jusqu'aux os ; l'effroi l'environne, un ouragan impétueux l'assaillit avec fracas.

Au milieu de la tempête, une main noire, horrible et gigantesque sort de la terre, s'appuie sur sa tête, se referme, et lui tourne le visage sur le dos.

Autour de lui éclate une flamme bleue, verte et rouge. Une mer de feu l'entoure de ses flots ; il distingue dans ses vapeurs tous les suppôts de Satan. La horde infernale s'élance vers lui du fond du vaste abîme.

Il fuit à travers les champs et les bois qui retentissent de ses cris douloureux. Mais la meute furieuse le poursuit sans cesse, le jour dans les profondeurs de la terre, la nuit dans l'espace des airs.

Son visage est resté tourné sur son dos. Dans sa fuite rapide il voit toujours les monstres excités contre lui par l'esprit des enfers. Il les voit grincer des dents et chercher à le saisir.

C'est la chasse infernale qui durera jusqu'au jour du jugement, et qui souvent, dans la nuit, vient effrayer l'habitant des forêts. Maint chasseur pourrait en raconter de terribles récits, s'il avait le courage d'en parler.

LENARDO ET BLANDINE

L'amour le plus tendre enflammait les regards de Lenardo et de Blandine. Blandine était la plus belle des princesses : Lenardo le plus beau de tous les pages.

De tous côtés, princes, ducs et comtes, couverts d'or et de diamants, accouraient pour disputer la main de la plus belle des princesses.

Mais, ni l'or, ni les bijoux, ni les diamants ne plaisaient à son cœur comme la fleur modeste cueillie par le beau page.

Si Lenardo n'était pas issu d'une illustre origine, il possédait de nobles sentiments. Le valet et le chevalier sont tous deux créés d'un peu de boue. L'élévation de l'âme est la seule noblesse.

Un jour la princesse, entourée d'une foule joyeuse de courtisans, se reposait sous un pommier. Elle savourait avec délices les fruits que cueillait l'agile Lenardo.

Elle choisit dans sa corbeille d'argent une pomme aux couleurs d'or et de pourpre. Elle la lui présente et lui dit :

« Prends cette pomme, qu'elle soit la récompense de tes soins. Les meilleurs fruits ne sont pas tous pour les princes. Celui-ci est séduisant au dehors : je souhaite que ce qu'il contient te plaise encore davantage. »

Le page se dérobe aux regards importuns. Retiré dans sa retraite, il ouvre le fruit précieux. O surprise ! une tablette y était adroitement cachée. Il lit ces mots :

« O toi, plus aimable que les comtes et les seigneurs ! toi dont les sentiments sont plus nobles et plus tendres que ceux des hommes sortis de races antiques.

À l'heure de minuit, abandonne le lit et le sommeil. Rends-toi sous l'arbre qui porte la pomme de l'amour. Le bonheur t'y attend. C'est t'en dire assez. »

Cette nouvelle parut au page si heureuse et si surprenante, qu'il en douta longtemps. Son cœur flottait entre l'ivresse de l'amour et les tourments de l'incertitude.

Mais, à l'heure de minuit, à l'heure où les astres innombrables

abaissaient leurs regards silencieux sur la terre, il sort de son lit, il abandonne le sommeil, et se rend au jardin, au lieu désigné.

Il attendait assis sous l'arbre de l'amour ; un bruit léger se fait entendre, le gazon est pressé par des pieds délicats ; avant que Lenardo se soit retourné, deux bras d'albâtre l'enlacent, et une haleine suave a passé sur son visage.

Il veut parler ; des baisers voluptueux ferment ses lèvres, et, sans qu'un mot ait été prononcé, une main caressante l'entraîne.

Blandine le conduit avec précaution et d'un pas timide « Viens, mon ami, viens avec moi : la brise nocturne est glacée. Il n'est ici aucun abri. Viens dans ma chambre discrète. »

À travers les épines, les pierres et les ronces, ils arrivent à une ancienne grotte faiblement éclairée par la pâle lueur d'une lampe ; ils traversent un long souterrain.

Princes, seigneurs et gardes, tout dormait. Mais hélas ! veillait la noire jalousie. Lenardo ! Lenardo ! quel sera ton sort avant que le coq ait fait entendre le chant du matin !

De la plus riche province d'Espagne était venu un prince orgueilleux, couvert d'or et de diamants. Il était venu pour demander la main de la belle princesse.

Il brûlait, d'une passion ardente ; mais en vain. Depuis plusieurs années il restait en Bourgogne, sans espoir de succès, et sans vouloir abandonner son entreprise.

Aussi l'orgueilleux étranger ne connaissait de repos ni le jour ni la nuit : et à l'heure du rendez-vous, il était dans le jardin.

Il vit et entendit tout ; car tout se passa près de lui. Il grinçait des dents, et le sang ruisselait de ses lèvres. « Avertissons sur-le-champ, le prince de Bourgogne. »

Et, au même instant, il pénètre dans l'appartement du prince, malgré les gardes. « Je veux lui parler sur l'heure, dit-il, car la trahison le menace. »

– Réveille-toi, prince de Bourgogne ; l'ornement de ton trône a perdu son éclat. Blandine, ta fille, est à cette heure dans les bras d'un valet ! »

Le vieillard se réveille : sa fille était tout son bonheur. Il l'aimait plus que sceptre et couronne, il la préférait même à l'éclat du trône.

Furieux, il s'élance de son lit : « Tu mens, traître, tu mens ; mais tout ton sang paiera ton mensonge, si tu as osé me tromper ! »

– Vieillard, je me livre en otage. Mais hâte-toi. Tu verras la vérité.

Si j'ai menti, que la Bourgogne s'abreuve de mon sang !

Guidé par le serpent, le Prince, le poignard à la main, se dirige vers l'entrée de la caverne.

Là s'élevait autrefois un château redoutable. Mais depuis longtemps il n'en restait que des débris. Les voûtes seules subsistaient encore, recouvertes de ronces et de broussailles.

Le souterrain était presqu'ignoré ; mais l'Espagnol en sut trouver l'entrée, et ils arrivèrent jusqu'à la chambre d'été de la princesse.

Ils aperçurent la lueur de la lampe. Elle leur servit de guide pour s'approcher de la porte. Ils marchaient sans bruit, et respiraient à peine.

Et s'approchant encore plus, ils prêtèrent une oreille attentive : « Entends-tu, Prince. On parle bas. Si tu ne crois pas maintenant, tu ne croiras jamais. »

Le vieillard écoute, et reconnaît la voix des deux amants : au milieu des baisers et des tendres caresses, ils causaient joyeusement.

– Oh ! mon ami ! pourquoi es-tu embarrassé devant moi, qui suis à toi pour la vie. Le jour je suis la fille du Prince, mais la nuit je ne veux être que ton esclave.

– Ah ! si au lieu d'être fille d'un roi, tu étais la plus pauvre des filles des champs, que je serais heureux ! Je ne sais quels tristes pressentiments viennent se mêler à mon amour.

– Oh ! mon ami ! laisse là les idées sombres ! Regarde-moi bien. Je ne suis plus princesse. Aux charmes du pouvoir, à l'attrait de la couronne, je préfère le bonheur de l'amour.

– Garderas-tu toujours ces sentiments ? Hélas ! un jour viendra pourtant où l'un des seigneurs qui t'offrent leurs hommages obtiendra ta main !

Les torrents se gonflent et s'écoulent. Les vents s'élèvent et s'abaissent bientôt. Le cœur des femmes est, dit-on, semblable aux ondes et aux vents ; ton amour passera-t-il comme eux ?

– Ne crains rien de tes rivaux ; aucun d'eux n'obtiendra de moi cette douce parole que je t'ai donnée pour la vie.

Oui ! mon amour est comme l'onde et le vent, l'onde s'écoule et le vent s'enfuit, mais ils ne cessent pas pour cela. Ainsi, mon amour renaîtra sans cesse{14}.

– Je ne sais, mais je crains. Je pressens un sinistre avenir. Les unions se rompent et les alliances se brisent, quand elles ne sont pas sanctifiées par la bénédiction du ciel.

Si ton père, si le roi apprenait… » le glaive trancherait ma vie, et toi tu gémirais jusqu'à la fin de tes jours dans les horreurs d'un cachot !

– O mon ami, le ciel protégera des nœuds formés par l'amour et la fidélité. Notre bonheur, caché dans l'ombre et le silence de la nuit, ne peut redouter aucune trahison.

Viens mon ami, viens mon époux, et qu'un baiser scelle notre union. » Ses lèvres s'approchèrent des lèvres de rose de Blandine et ses craintes s'évanouirent.

Longtemps encore ils devisèrent ensemble, mêlant à leurs discours des caresses et des baisers. Le roi, furieux, voulut enfin pénétrer dans la chambre ; les serrures et les verrous s'y opposaient.

Il attendit donc, semblable au chien qui guette sa proie à la sortie du terrier. Mais, après s'être enivré de tous les plaisirs de l'amour, Lenardo sentit de nouvelles terreurs.

« Réveille-toi, Princesse ; le chant du coq a retenti. Laisse-moi m'éloigner avant que le jour paraisse. »

– O mon ami, reste encore, le chant du coq n'annonce que la première veille de la nuit !

– Regarde, princesse : l'horizon blanchit. Laisse-moi m'éloigner avant que le matin ne me surprenne.

– Oh ! mon ami, reste encore, c'est la lueur des astres nocturnes, et elle ne trahit pas les secrets de l'amour.

– Écoute, entends-tu l'hirondelle saluer l'aurore de son chant accoutumé ?

– C'est la voix du rossignol qui célèbre la nuit et l'amour.

– Non ! non ! Le coq annonce le jour, l'horizon blanchit, le vent du matin s'élève, et je reconnais le gazouillement de l'hirondelle. Laisse-moi m'éloigner ! mon cœur a de tristes pressentiments !

– Adieu donc, mon ami ! Mais, non, reste encore. Dieu ! quelle tristesse me saisit ! Approche, que je mette la main sur ton cœur : comme il palpite ! O cœur, sois-moi fidèle ! continue de m'aimer ! À demain, à la nuit !

– Dors tranquille, mon amie. » Il dit, et se dérobe à ses embrassements. Il se glisse le long du souterrain, à la lueur de la lampe ! mais l'effroi s'était emparé de lui, et un frisson mortel parcourait tous ses membres.

Tout à coup le Prince et l'Espagnol se jettent sur lui, et le poignardent. Il jette un cri étouffé. « Tu as épousé l'héritière de

Bourgogne, je te paie sa dot ! »

– Ah ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Son œil se ferme, son âme épouvantée s'enfuit privée des secours de la religion.

L'Espagnol, écumant de rage, lui déchire le sein ; et, avec une horrible joie : « Laisse-moi mettre la main sur ton cœur ! ô cœur, tu étais aimé, et tu es encore attendu demain à la nuit ! »

Il arrache ce cœur sanglant : sa rage se change en une effrayante ironie : « Te voilà donc ! Comme tu palpites ! Aime-la bien ! Aime-la surtout demain à la nuit ! »

Pendant cette scène d'horreur, la princesse sentait un effroi qu'elle ne pouvait dompter : un sommeil lourd et agité l'accablait.

Il lui semblait voir une couronne sanglante ornée de perles de sang, un festin ensanglanté et une danse infernale.

Elle passa la journée dans son lit, abattue de tristesse et de lassitude. « Quand donc sonnera minuit, pour me ramener celui qui seul peut me consoler ? »

Minuit arriva. Les astres silencieux brillaient au firmament. « Que je suis oppressée ! quelles sombres terreurs ! Mais, Dieu ! J'entends ouvrir la porte dérobée ! »

Un page, vêtu de deuil, entra, portant un flambeau, un anneau rompu et taché de sang ; il les déposa devant elle et sortit.

Un page vêtu de pourpre lui succède ; il dépose un vase d'or fermé d'un couvercle scellé du sceau royal.

Enfin un troisième, vêtu d'un habit d'argent, se présente, remet une lettre à la princesse tremblante, s'incline, et se retire en silence.

Glacée d'effroi, elle ouvre la lettre, la parcourt d'un œil égaré ; sa vue se trouble et s'obscurcit comme chargée d'un épais brouillard : elle tombe sans connaissance.

Bientôt rassemblant des forces convulsives, elle se relève et s'élance, elle danse en chantant. « Allons, de la joie, troubadours ; de la joie, nobles dames ; de la joie, nobles seigneurs !

À la danse, à la danse joyeuse ! Comme mes pieds sont agiles ! Comme la couronne retentit sur ma tête ! Allons, abandonnez-vous au plaisir, chevaliers, et vous aussi, nobles suzeraines !

Voyez-vous, l'ami de mon cœur s'élancer avec grâces. Une étoile de pourpre orne sa poitrine couverte d'une tunique d'argent. De la joie !

Pourquoi restez-vous éloignés ! Pourquoi ce sourire de mépris ? Princes, princesses, il est mon époux, je suis son épouse ; les anges du ciel nous ont fiancés.

Allons ! à la danse, à la danse joyeuse ! Pourquoi donc vous tenir éloignés ? Pourquoi ce sourire de dédain ? Fi ! noble canaille ! tes royales bassesses me révoltent !

D'où sont sortis le valet et le chevalier ! de la boue. La noblesse est dans les sentiments. Mon époux est plus noble que vous, car son âme est au-dessus de vos stupides prétentions !

À la danse, à la danse joyeuse ! Comme mes pieds sont agiles, comme la couronne retentit sur ma tête ! Allons, de la joie ! c'est aujourd'hui le jour des noces ! »

Ainsi, elle chanta et dansa jusqu'à ce que la rosée de la mort couvrît son front et ses joues ; alors elle tomba sur le parquet.

Et quand sa vie expirante se ranima pour la dernière fois, elle saisit le vase d'or, le serra sur sa poitrine et le découvrit.

Fumant et palpitant encore, comme s'il était sensible à son désespoir, le cœur de son amant parut à ses regards. Alors ses yeux laissèrent échapper un torrent de larmes amères.

« Oh ! mortelle douleur, tu es semblable à l'eau et au vent ! le vent s'enfuit, l'eau s'écoule, mais ils se renouvellent sans cesse ; et toi, douleur, comme eux tu es éternelle. »

Enfin, elle arrive aux dernières angoisses de la cruelle agonie ; et, d'une étreinte convulsive, elle serre le vase contre son sein.

« Pour toi je vivais, avec toi je meurs sans regret ! Oh ! malheur ! malheur ! ton poids m'accable et m'écrase ! Oh ! malheur, tu es pesant comme une montagne ! Je succombe. Mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Ses yeux se fermèrent pour jamais. Un cri d'effroi retentit dans le palais : « Sire, accourez, votre fille se meurt ! »

Cette nouvelle éclata comme la foudre aux oreilles du vieillard. Il chérissait tant sa fille ! il l'aimait plus que sceptre et couronne !

L'Espagnol s'offrit à ses regards, et sa vue rendit le prince furieux : « C'est à tes conseils, monstre, que je dois mon infortune ; tout ton sang me le paiera et abreuvera le sol de la Bourgogne !

Le sang de ma fille t'accuse devant le tribunal de Dieu ; il prononce ton arrêt ! » Et, tirant son poignard, il en perça la vipère étrangère.

« Oh ! malheureux Lenardo ! Blandine, ma fille ! pardonne-moi : ne m'accusez pas devant le tribunal suprême, je suis votre père, ne m'accusez pas ! »

Ainsi le prince se livrait au repentir, mais trop tard. Son forfait fut en vain arrosé de ses larmes. Le même tombeau renferma le corps des deux amants !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :

http://www.ebooksgratuits.com/

–

Janvier 2005

–

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Bürger est né à Wolsmerwende, dans la principauté d'Halberstadt, le 1er janvier 1748. Un soir, il entendit une jeune paysanne chanter les mots suivants :

La lune est si claire,

Les morts sont si vite à cheval !

Dis, chère amie, ne frissonne-tu pas ?

Ces paroles retentirent sans cesse à ses oreilles, et saisirent tellement son imagination, qu'il n'eut pas de repos avant d'avoir composé quelques strophes sur ce refrain. Il les montra à ses amis, qui le pressèrent vivement de ne pas laisser son ouvrage imparfait : ce n'était d'abord que des couplets isolés qu'il réunit ensuite dans un même cadre. Lorsque *Lénore* fut achevée, Bürger la lut à la société littéraire de Gœttingue ; arrivé à ces vers :

« Il s'élance à bride abattue contre une grille de fer ; d'un coup de sa houssine légère, il frappe… les verroux se brisent… »

il frappa contre la cloison de la chambre, ses auditeurs tressaillirent, et se levèrent en sursaut : le poète qui tremblait pour le succès d'un ouvrage aussi différent des formes ordinaires, commença à espérer qu'il avait réussi. Il en eut bientôt la certitude par la vogue prodigieuse que Lénore obtint dans toute l'Allemagne ; les paysans mêmes chantent cette romance, comme les gondoliers de Venise répètent les vers du Tasse : Bürger est le poète le plus populaire de l'Allemagne. Il n'est personne qui ne sache par cœur des fragments de ses poésies. Il mourut de misère, et on se hâta de lui élever un monument…

{2} *Dis un* : Notre père qui êtes aux cieux.

{3} Le Saint-Sacrement

{4} La mère de Lénore lui parle ici de Jésus-Christ, que les catholiques regardent comme réponse de toutes les vierges dans le ciel.

{5} Le verbe insulter était intransitif à l'époque de la traduction.

{6} Ces paroles sont le commencement du chant des morts en Allemagne.

{7} Le manteau tomba comme de l'amadou brûlé.

{8} *Taubenhain :* Bosquet des Tourterelles

{9} Le coordonnant *et* ne devrait unir que des termes de même nombre.

{10} *Falkenstein* : Pierre du Faucon

{11} *La pierre des Corbeaux :* Autrefois les coupables étaient suppliciés au lieu où le crime avait été commis, et leurs corps restaient placés sur la roue même où ils avaient expiré : cette roue était élevée sur un poteau qui passait par son axe et supportait la tête du cadavre. On voit encore de ces horribles monuments dans quelques parties de l'Allemagne.

{12} *« Ce qu'il y a de vraiment beau dans cette poésie de Bürger, c'est la peinture de l'ardente volonté du chasseur. Elle était d'abord innocente comme toutes les facultés de l'âme ; mais elle se déprave toujours de plus en plus, chaque fois qu'il résiste à sa conscience et cède à ses passions. Il n'avait d'abord que l'enivrement de la force ; il arrive enfin à celui du crime, et la terre ne peut plus le porter.*

Les bons et les mauvais penchants de l'homme sont caractérisés par les deux chevaliers blanc et noir. Les mots toujours les mêmes, prononcés pour arrêter le chasseur, sont aussi

ingénieusement combinés. Les anciens et les poètes du moyen âge ont parfaitement connu l'effroi que cause, en certaines circonstances, le retour des mêmes paroles. Il semble que l'on réveille ainsi le sentiment de l'inflexible nécessité. Les ombres, les oracles, toutes les puissances surnaturelles doivent être monotones ; ce qui est immuable est uniforme, et c'est un grand art dans certaines fictions, que d'imiter par les paroles la fixité solennelle que l'imagination se représente dans l'empire des ténèbres et de la mort. »

(Madame de Staël : De l'Allemagne)

{13} Ancienne orthographe du mot « laisse » [NduC]

{14} Dans une petite pièce de Gœthe, intitulée *Joery et Boetely*, on retrouve la même idée et à peu prés les mêmes images : voici la chanson de Gœthe.

Boetely: L'eau murmure et ne s'arrête pas. Les astres errent sans cesse dans le ciel. Les mages s'enfuient avec vitesse. Ainsi murmure l'amour, et il passe.

Joery : Les eaux murmurent ; les nuages fuient, mais les astres demeurent ; ils errent et ils restent. Ainsi, dans les cœurs fidèles, l'amour s'agite et ne fuit pas.